

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 3 (1865)  
**Heft:** 22

**Artikel:** La pétition de la vallée de la Broie  
**Autor:** A.C.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-178065>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 29.11.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

seulement, n'en dites rien ; vous verrez que tout ça finira par s'arranger. » Au lieu de ça qui était pourtant bien facile à expliquer, tu avais toujours l'air de le renvoyer à la St-Martin ou de rire. Ma foi, ma chère, les hommes n'aiment pas qu'on se moque d'eux, surtout quand ils y vont de tout leur cœur comme ce pauvre Albert, et surtout s'ils sont un peu fiers. On leur dit *oui*, si c'est oui, *non* si c'est non, et c'est fini par là ; comme je fis avec ce certain gendarme qui me proposa de l'épouser, il y a dix ans. « Moi ! oh pour ça non, monsieur l'appointé ! lui dis-je ; je ne veux pas quitter notre Maison des bois pour aller vivre dans un corps de garde. » En dix minutes, tout fut terminé. Si tu m'en crois, la première fois qu'Albert te demandera s'il peut revenir, comme ça dans trois ou quatre jours, tu lui diras qu'oui, et tu vas même un petit bout à sa rencontre du côté des sapins. Je ne comprends pas ce que ton père a contre Albert. Est-ce parce qu'il est pauvre ? Alors, il devrait pourtant se souvenir du vieux Simon, qui n'avait que soixante louis dans sa *froche* quand il vint ici pour la première fois ; et certes, d'après ce qu'on m'a dit, votre campagne n'était encore qu'une vieille *rapille* sans valeur. Et que ! M. Albert vaut bien mieux que le grand-père Simon, sans faire aucun tort à l'âme du pauvre vieux. Voyons, sèche-moi toutes ces larmes, Hermence. Il m'est impossible de travailler par là autour, si je te vois pleurer. »

Deux autres personnages non moins caractérisés sont Mme Normant et Julius Bagal, qui viennent souvent égayer le récit par leurs allures décidées, leurs répliques franches et simples. Et, au milieu de tout cela, une morale saine, des exemples de vertu et de piété, donnant aux ouvrages de M. Olivier un fond solide et durable. — La gaieté, l'entrain et la simplicité associées à de sages leçons, tels sont les mobiles de ses écrits. C'est assez pour se faire lire et être utile.

L. M.

### La pétition de la vallée de la Broie.

C'était par une belle soirée de mars. Jean-David \*\*\* s'approcha d'un air préoccupé de son rusé compère Abram-Louis \*\*, et, avec ce *chic* particulier aux habitants de la vallée de Berthe la fileuse, lui dit :

« Lé ruminâ din ma tita que n'est pas tota crouë qu'on fo to pé lé patté dai régents et qu'on refusé ona suvention po noutron tzemin dé fai. Le dio que lé ona vergogne. Lé zimpos vont tchaidré su no coumin la graïla et lou pays va étré écrasà. Qu'in dis-to, Louis ? »

— Le dio que no faut assimblla lé vesins et fabrequâ ona pétechon au Grand-Consé, que faut que lé citoyens vôtissent su la question, se volliont la novalla loi o se la volliont pas.

— Baugro ! t'as raison. Bravo ! lé cin. — No faut convoquâ po demindze que vint ; no n'in min dé tin à paidré ; et, se no faut ona petita revoluchon, no sin tie ! Adieu tzi vo, Louis. »

Le dimanche suivant, en effet, les habitants *les plus lettrés* de la contrée se trouvèrent tous réunis non loin de là. Les chapeaux sur l'oreille et les fréquentes et bruyantes aspirations du bon tabac de Payerne, démontraient assez qu'il s'agissait de choses de la plus haute importance. En effet, quelques instants après, un personnage assez important monta sur une table faisant office de tribune ; après avoir commandé le silence par un geste imposant, il s'écria :

« Citoyens de la Broie ! »

D'après les choses qui se passent sous nos yeux, *alentour* de nous, l'indignation légitime doit *exciter* chez les gens de bon sens. Voyez-donc voir ! Nous avons demandé un chemin de fer et, sous divers *prétesses* on nous laisse le bec dans l'eau par un motif de manque d'argent. (Bravos dans l'assemblée.) Mais, citoyens, voilà-t-y pas que sous *préteste* de changer la loi de l'*instruction* publique, on fait aux régents des pensions..... des pensions de roi, quoi ! Ah ! ah ! *pou* ça, on trouve de l'argent !... (Applaudissements réitérés.) Que fera le pays ? C'est *clai* comme deux et deux font quatre : on nous *esquintera* d'impôts, on nous *trivoquera* de tous côtés et pourtant nous ne sommes déjà pas mal *incombrés* de charges !... Et puis, il nous faudrait être toujours avec les chapeaux à la main devant messieurs les régents qui grugeraient nos *étius*, n'est-ce pas ? (Bravo ! bravo !) D'ailleurs, citoyens, à quoi bon tous ces bataclans de toutes sortes de choses qu'on fourre dans *les têtes* de nos *boëbes* ? Qu'ils sachent manier le fossoir, la pelle, le râteau, traîner la charrue, c'est là le *principat* ; ils seront *toujours* bons Broyards, j'espère ! Et puis, les notaires et les avocats sont là *pou* nous conseiller et écrire nos paperasses, quand *y* le faut. (Bravo ! bravo !)

I faut donc, citoyens, nous cramponner de toutes nos forces contre cette nouvelle loi *pou* l'enfoncer ; nous n'en voulons rien, et puis... (ici l'orateur prend nonchalamment une bonne prise de tabac et branle la tête d'un certain air), et puis, c'est un moyen de faire voir que nous avons une opinion, une volonté aussi, ah ! ah ! (Applaudissements frénétiques.)

A l'œuvre donc, et nommons une commission *pou* faire une pétition au Grand *Concé* *pou* que le peuple vote *pou* l'acétation ou le rejet de cette loi. Voilà, citoyens !... »

La commission est donc nommée et se met à l'œuvre séance tenante. Au bout d'une heure elle arrive triomphante au milieu de l'assemblée.

Le rapporteur de la commission, qui se trouve être notre orateur, remonte sur la table et lit la pétition que chacun connaît, laquelle est adoptée avec

un enthousiasme indescriptible. Le mot *incombe* surtout charme les oreilles des assistants : c'est un grand mot que personne ne comprend ! Aussi, messieurs de la commission sont jaloués, « et pourtant, ils n'ont pas fait tant de ces études, » dit-on de part et d'autre.

A. C.

### Un falot au XIX<sup>e</sup> siècle.

Dix heures sonnaient à la vieille horloge de la Cathédrale ; la nuit était sombre, car la lune, encore dans son premier quartier, cherchait à dissimuler sa pâle lueur derrière un gros nuage noir et laissait l'empire du ciel à quelques étoiles qui, effrayées de se sentir si seules au milieu de l'immensité, n'attendaient que l'heure de minuit pour disparaître à leur tour.

Le *Flon* roulait en murmurant ses ondes jaunâtres qui, sorties pures de la forêt de *Sauvabelin*, après avoir apporté la fraîcheur et la propreté à la bonne ville de Lausanne, allaient elles-mêmes chercher la fraîcheur et la propreté dans les profondeurs du Léman.

La place de Saint-François était déserte, car le thermomètre accusait 14°, et les rares passants, le nez dans leurs manteaux, se hâtaient de regagner leur logis, où les attendaient sans doute un bon feu, une chaude tasse de thé, etc.....

Le timide gapion entrebâillait de temps en temps la porte du poste, et, jetant un regard craintif au dehors, refermait prestement en disant à ses compagnons : « Dormons, tout est tranquille ; nous n'avons rien à craindre : aujourd'hui ce n'est pas un mercredi. »

Les huit becs de gaz distribués entre la place Saint-François et la place Saint-Laurent cherchaient à éclairer le Grand-Pont, mais, hélas ! sans y parvenir, et ne réussissaient qu'à faire ressortir davantage l'incapacité de leurs fonctions.

J'ai dit que tout était désert ; je me trompe, car une lumière venait d'apparaître dans la rue du Grand-Chêne et semblait vouloir prendre la direction de la rue de Bourg.

Qu'était-ce que cette lumière vagabonde qui courait ainsi les rues à une heure aussi avancée de la nuit ? Peut-être un feu-follet, une étoile filante, un bec de gaz en promenade, me direz-vous ; hypothèses fausses, car derrière la lumière se détachait une silhouette ; ce ne pouvait être qu'un falot.

Mais qu'est-ce qu'un falot ? me dira un sujet allemand, français ou britannique. Etrange question ! Un falot ! c'est un être à part, c'est quelque chose qui n'a pas de nom, pas de famille, pas de classe. Lanterne à la cave, lustre au salon, bougeoir à la chambre à coucher, falot à la promenade, son commencement se perd dans la nuit des temps, et il

\* Jour où s'assemblent les Bellettriens.

n'aura pas de fin tant que dans les villes universitaires il y aura de craintives et belles jeunes filles et des étudiants somnambules.

Alpha et Oméga de la lumière, il servira toujours d'égide protectrice aux faibles et d'épouvantail aux méchants.

On a bien raison de dire que notre siècle est le siècle de la lumière et des arts et que le progrès fait rapidement son chemin, car le falot susmentionné renfermait deux becs munis de deux bougies pur suif.

O progrès, tu te trouves partout ! Jadis nos pères confiaient leurs douces progénitures à la garde d'un falot armé d'un unique lampion, et maintenant nos contemporains doublent la dose de lumière.

Mais assez parlé du falot ; parlons de la silhouette.

Lamartine aurait dit : Une belle et mélancolique fleur du Nord, inclinant sa tête de madone sur un cou de cygne, etc. ; moi je dis : Une énorme crinoline, un manteau marron et un capuchon vert. — Le capuchon et le falot (je sous-entends son porteur) arrivèrent au milieu de Saint-François ; alors de derrière la fontaine, singerie du moyen-âge que l'on a flanquée contre l'église, sortit quelque chose. Ce quelque chose était enveloppé dans un ample par-dessus qui lui montait jusqu'aux oreilles et était recouvert d'une casquette ; était-elle blanche, noire ou verte ? C'est ce qu'on ignore.

Trois choses se trouvaient donc sur la vieille place : une chose éclairant, une chose éclairée et une chose cherchant à être éclairée ; toutes ces choses s'engouffrèrent dans la rue de Bourg.

Jadis, ceux qui bâtissaient la capitale du canton de Vaud sur les trois collines classiques n'avaient pas réfléchi aux difficultés qu'ils créaient à leurs descendants, car monter (tout le monde à Lausanne le sait par expérience) est très fatigant. Aussi la chose éclairant ralentit son pas, parce que la chose éclairée avait ralenti le sien ; quant à la troisième chose, elle se hâta et arriva tout près du falot. Le capuchon avait une ouverture et au fond de cette ouverture on voyait apparaître, Lamartine aurait dit deux diamants, moi je dis deux bons yeux qui rayonnèrent un moment autour du falot, puis s'arrêtèrent sur l'étudiant, qui soutint leurs regards en souriant. La connaissance était faite ; mais comment entrer en matière ? Là gisait la difficulté sans doute, car la troisième chose marchait toute pensive. Tout à coup une idée traversa son esprit ; il sortit de sa poche un cigare, et s'avançant hardiment vers l'aïeul des becs de gaz :

— Monsieur aurait-il la bonté de me donner du feu ?

Le falot s'arrêta pantelant d'émotion ; devait-il éclater à la figure du malencontreux fumeur ou continuer sa route sans daigner répondre ? Il allait suivre ce dernier parti, car c'était le plus prudent,